

Notes de lectures de Georges Leroy

Avril 2015

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

L'indulgence du soleil et de l'automne



★★★

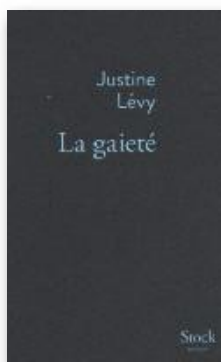
Patrick Besson

Fayard, 130 p., 13 €.

L'écrivain nous donne, dans ce nouveau recueil, quelques nouvelles du monde: à Nice, le philosophe allemand Nietzsche tombe un peu amoureux d'une promeneuse célibataire; un écrivain français rencontre, à Mumbai, une traductrice sikh qui va changer sa vie et son œuvre; un professeur de philosophie poursuit jusqu'à Londres une chanteuse de r'n'b dont le nom est sur tous les rêves; une joueuse de tennis russe est pourchassée à travers le monde par un jeune milliardaire indien qui veut savoir si elle crie autant pendant l'amour que sur un court; une caissière rousse de brasserie, à Paris, ne tue que des Patrick; un ancien présentateur vedette de TF1 vit, à Bangkok, une passion bizarre: à Berlin, en 1942, des comédiens fran-

çais sont reçus par un jeune officier allemand trop tendre; un prof français de français, à Cancun, revoit son père mort et le marché des Enfants-Rouges est, pour finir, le théâtre d'un drôle de drame.

La gaieté



★★★

Justine Lévy

Stock, 220 p., 18 €.

D'emblée, le lecteur est au défi: la gaieté, vaste programme... Et l'auteur interroge: les bons livres, les belles histoires, ne sont-ils pas ceux qui s'écrivent sur les cendres du désespoir? Justement, par le biais de son personnage alter ego de Louise, c'est bien son combat contre la tristesse que l'auteur raconte. La tristesse, un terrible mal qui ronge son personnage depuis des décennies, plus particulièrement depuis son enfance passée entre la France et la Malaisie. Une jeunesse aisée mais instable, ballottée entre une mère extravagante et excessive (ancienne

mannequin, toxicomane, brièvement braqueuse passée par la prison) et un père perpétuel guérisseur du monde et de sa fille, indiquant le Nord tel une boussole. Après des années de tourments savamment entretenus par de méchantes belles-mères, toutes prêtes à faire sombrer la Louise adolescente, la jeune fille grandit.

C'est justement au moment où elle tombe enceinte que Louise mesure l'urgence de devenir gaie. Tous les jours et tout le temps. Devenir gaie comme on devient riche, en prendre la décision et ne plus jamais changer d'avis. On le devine rapidement, cette résolution féroce est pratique en ce qu'elle permet de masquer la nostalgie et les angoisses, mais elle révèle également plusieurs failles psychologiques.

Avant de décréter un beau jour que l'on commence à être joyeux, il faut avoir été profondément triste, s'être laissé aller au piège de ce mal qui ronge jusqu'à vous éclipser complètement. Il faut avoir eu envie d'en finir peut-être, il faut avoir été tourmenté, hanté par la nostalgie. Bref, il faut avoir souffert et bien connaître les racines de cette souffrance. C'est ce que nous enseigne Louise la narratrice qui, entre autres conseils, recommande également de se rapprocher des personnes qui cultivent la

joie de vivre. Pablo devient dès lors incontournable. Avec lui, Louise met au monde deux enfants et subitement tout change. Moins d'ego, moins d'ambition, on ne vit plus pour se regarder le nombril mais pour penser chaque minute à celui de ses propres enfants. Voilà ce que raconte *La gaieté*: la sortie du tunnel, le cheminement vers la vie de ceux qui respectent les codes. Le décentrement également.

Avec ce quatrième livre, l'auteur poursuit l'œuvre entamée avec son premier roman: comprendre une mère qui souvent oubliait les rendez-vous qu'elle fixait à sa fille, lui redonner vie en écrivant ses souvenirs mais aussi parler du père sous un jour différent.

Elle a l'autodérision mate, la conscience claire, une élégance dans la douleur, un sens du rythme et un timbre qui sonnent juste. Dur dur d'être la fille de BHL!

Le maître



★★★

Patrick Rambaud

Grasset, 240 p., 19 €.

Chine, V^e siècle avant JC, dans le royaume de Song, entre le fleuve Jaune et la rivière Houaï, on se soulage déjà dans la soie. On a le sens de la délicatesse, de la politesse, de la culture et du raffine-

ment. La guerre est un art, le pouvoir et le massacre aussi. Il y a vingt-cinq siècles, Tchouang-tseu, fils du surintendant de l'empereur en charge des présents et des cadeaux (de type « jolies filles invitantes et charitables »), était déjà un renégat. Aujourd'hui, dans notre monde hyper-consommateur, hyper-efficace, hyper-combattant et hyper-globalisé, le bougre serait probablement enfermé: trop loin de la norme.

Autour de son enfance au palais du duc Wu, et puis de son adolescence, il y aura le bruit, le sang et les larmes. La culture et des délices aussi, des bandits et quelques femmes. Il y aura l'ambition, le pouvoir et « la pratique du monde ». Mais il n'y goûtera pas. Libre, affranchi, il refuse tout rite et toute servitude. Une fois devenu grand, de retour d'un long exil provoqué par un coup d'État au palais, il demeure « distinct ». Un calme au milieu de l'excitation, un lent au milieu de la précipitation, un immobile au milieu du progrès, de la science, des machines et des croyances, un sage au pays des fous, un maître, un Diogène oriental retranché dans ses forêts intérieures. Sa philosophie, le tao, littéralement « la voie », est un « chemin de sagesse fait de non-agir, de fluidité, de lâcher-prise devant l'inutilité des actes, des gouvernements, des lois et des conventions ». Il est seul, à contre-courant, dans le sens inverse de la marche, il s'en fout, c'est le saumon qui remonte la rivière.

Loin de ses livres politiques (Les cinq *Chroniques du règne de Nicolas Ier* ou *avènement de François IV*) ou « historico-militaro-napoléoniens »

(*La Bataille, Il neigeait, L'Absent* ou *Le Chat botté*) mais flirtant toujours avec le pastiche, la parodie, le second degré, ce portrait du philosophe, déguisé en conte ou en fable, est un vrai festin. De mots, d'anecdotes et de petites sentences philosophiques, de finesse et de découverte.

Tout le roman se trouve résumé dans cette sentence de Tchouang: « La laideur de ce monde, voyez-vous, c'est de croire qu'il nous appartient » (p. 212), en ce qu'elle contient l'essence de la philosophie de ce Diogène oriental, qui préfère la solitude des forêts aux courtisannies. Comme le cynique d'Athènes qui « cherche un homme » dans Rome avec sa lanterne, Tchouang parcourt les royaumes ennemis de la Chine et reste ferme face aux tyrans qui sollicitent ses avis.

Ce Tchouang peut également être compris comme un Socrate d'Asie, solitaire et itinérant comme lui, qui déconcerte ses disciples par ses réponses énigmatiques qui appellent à la sagesse et à l'introspection, qui répète, inlassablement, que le Bien se trouve nécessairement et que le but de l'existence est de connaître le Ciel.

Ce roman sent la campagne chinoise, ses brumes, son immensité, ses torrents, ses rivières gorgées de poissons, son herbe fraîche et la plume de l'auteur, fluide et dépouillée, permet de rendre vivant cet univers onirique ou le *ying* et le *yang* finissent toujours par s'équilibrer. Avec concision, humour et justesse, l'écrivain réussit son pari et nous rappelle que le détachement est bien souvent la meilleure des réponses à formuler face à la folie des hommes.

Nina Simone



★★★

Gilles Leroy

Folio, 280 p., 7 €.

Le livre commence par la fin. L'auteur décrit, raconte, écoute, sonde et se met dans la peau de Nina Simone. Le roman s'ouvre sur les dernières années de la légende du jazz. Puis déroule le fil d'une vie qui est loin d'être un long fleuve tranquille. Comment Eunice Kathleen Waymon, la petite fille noire née dans une famille pauvre à Tryon, Caroline du Nord, en 1933, est-elle devenue l'immense Nina Simone, la diva à la voix unique et au toucher de piano inoubliable? Ici, il pointe la fêlure de la jeune Eunice Kathleen Waymon, qui ne réussira jamais à intégrer le célèbre Institut Curtis de musique de Philadelphie pour devenir « la première concertiste classique noire ». Ce qu'elle aime, par-dessus tout, c'est Bach, Mozart, Debussy. On la renvoie au jazz et aux *protest songs*. Elle aura beau connaître une immense carrière, jamais la blessure ni l'humiliation ne disparaîtront. Bien sûr, on ressent le penchant qu'il a pour cette femme fragile qui tente, comme elle peut, de rester debout, mais l'écrivain ne cache rien des excès de la diva, de ses caprices de star, de son côté pathétique. Sans doute plus que

d'autres, la vie de Nina Simone est un roman. Un roman avec ses pages lumineuses et ses « traversées de l'enfer », comme elle dit. Un émouvant portrait d'une femme blessée.

Mais la musique soudain s'est tue



★★★

Gabriel Matzneff

Gallimard, 520 p., 26,50 €.

Avec ses journaux intimes aux titres flamboyants, provocateurs, *Un galop d'enfer*, *Mes amours décomposées*, *Calamity Gab*, l'écrivain s'est depuis sa jeunesse attiré une fâcheuse réputation de libertin et de mauvais sujet. Ce Journal s'étend de janvier 2009 à septembre 2013. Journal du crépuscule d'une vie, il ne constitue ni un ajout, ni un post-scriptum aux fameux « Carnets noirs », le Journal intime des années 1953-2008. Ce journal dépeint les contrariétés d'un vieil écrivain, misères physiques et morales. Que faut-il retenir? Son amour pour les Latins: Sénèque, Lucrèce, puis Pétrone, La Rochefoucauld, Byron, Schopenhauer. Ses séjours à Rome, Naples et Venise. Les signes précurseurs de la maladie, le taux de PSA élevé, la biopsie. Les dernières maîtresses. Une forme d'adieu à la vie d'écrivain, son chant du cygne. Certes, il demeure fidèle à ses passions, il est amoureux, il

voyage, il a un solide coup de fourchette, il combat pour les causes qu'il croit être justes, bref, il aime toujours la vie, mais peut-être, désormais, est-ce la vie qui a cessé de l'aimer. Le temps passe, irrémédiable, même pour les plus obstinés polissons.

Les paraboles de Jésus



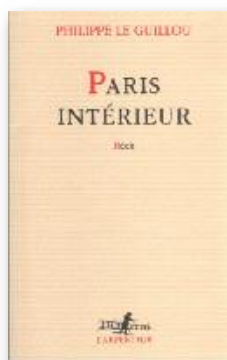
★★★

Collectif

Bayard, 70 p., 17 €.

Les plus belles ou les plus connues des paraboles de l'Évangile sont ici racontées aux enfants d'aujourd'hui. Ce recueil de neuf paraboles explique aux lecteurs de 8-12 ans les allégories de Jésus. Les paraboles sont des histoires que Jésus racontait à ses amis pour les aider à mieux comprendre qui est Dieu. Comme le monde a changé, les images que Jésus utilise sont parfois éloignées des enfants d'aujourd'hui. Ce livre les explique, avec des mots simples, soutenus par de belles illustrations. Elles invitent les enfants à réfléchir et à se mettre en route eux aussi. Les paraboles sont le semeur; la brebis perdue; les deux maisons; l'humble et le prétentieux; le partage des talents; le fils prodigue; le bon Samaritain; les ouvriers de la dernière heure; le sel et la lumière.

Paris intérieur



★★★

Philippe Le Guillou

Gallimard, 100 p., 10 €.

Le quartier du Sentier, les environs de la Bourse, l'ancien domaine de la presse et du textile, ses rues étroites, la frontière des Grands Boulevards, l'éminence du Montorgueil, la rue Poissonnière par laquelle les marées du Nord descendaient vers les Halles: ce vieux Paris, central et secret, se dévoile au cœur d'une exploration qui est bien plus qu'une cartographie nostalgique du II^e arrondissement. Ce livre est le carnet d'un marcheur attaché à cet espace stratégique, contigu à l'ancien « ventre de Paris ». Il se déploie au rythme de promenades, de déambulations poétiques, attentives au présent, aux nouveautés, au passé aussi, toujours vivant et comme en filigrane. En une vingtaine d'années, le visage du quartier a changé, mais les fantômes, les souvenirs, les grandes figures surgissent au hasard des boutiques, des cafés, des rues, de leurs noms, de la part d'histoire qui leur est associée. Cet ouvrage est le livre d'un piéton qui chemine dans un territoire connu, habité. C'est un certain regard aussi, personnel, porté par une émotion, un attachement à la capitale, à sa mémoire et à son imaginaire.

Par la fenêtre



★★★

Julian Barnes

Mercure de France, 320 p., 25 €.

Ce sont les romans qui disent le plus de vérité sur la vie: ce qu'elle est, comment nous la vivons, quel sens elle pourrait avoir, comment nous la goûtons et l'apprécions, comment elle tourne mal et comment nous la perdons. Les romans parlent à et émanent de, tout ce que nous sommes – esprit, cœur, corps; conscient et subconscient... Ils rendent des personnages qui n'ont jamais existé aussi réels que nos amis et des écrivains morts aussi vivants qu'un présentateur de télévision... La meilleure fiction fournit rarement des réponses. Mais elle formule exceptionnellement bien les questions...

Et c'est à travers dix-huit chroniques ou nouvelles que l'auteur entraîne le lecteur à la rencontre de romanciers lui ayant fait connaître « ce lien profondément intime qui s'établit quand la voix d'un écrivain entre dans la tête d'un lecteur ».

On connaît son amour pour la France et on ne s'étonnera donc pas que près de la moitié d'entre-eux soit français ou francophile comme lui, par exemple Kipling ou Ford Madox Ford. Voici Mérimée, Cham-

fort, Félix Fénéon, évidemment Flaubert, plus Michel Houellebecq, au fil des pages où l'érudition laisse souvent la place à énormément d'humour à quoi n'échappent pas non plus Orwell, Updike ou Hemingway. Au final, un éblouissant et décapant florilège.

L'instant de grâce



★★★

Yves Viollier

R Laffont, 240 p., 19 €.

L'automne 1793 fut le moment le plus violent, le plus impitoyable de la guerre de Vendée. Mais fut aussi à l'origine d'un chef-d'œuvre. Le 17 octobre, au soir de la bataille de Cholet où 25 000 républicains avaient pris le dessus sur 40 000 Vendéens découragés, les Vendéens repliés sur la Loire décidèrent de massacrer 5 000 prisonniers républicains enfermés dans l'église de Saint-Florent-le-Vieil. C'est à cet instant que le général Bonchamps, mortellement blessé, donna cet ordre qui le rendit célèbre: « Grâce! Grâce aux prisonniers ».

Parmi les prisonniers se trouvait un soldat nommé Pierre-Louis David. Cet homme fantasque, un peu ivrogne, était parti à la guerre en compagnie de son fils de cinq ans, comme cela se faisait à cette époque. Au milieu de la foule qui attendait

sur le parvis que l'horreur s'accomplisse, le petit garçon ne comprit pas ce qui se passait mais il entendit le cri désespéré du général et se retrouva comme par miracle dans les bras de son père.

Trente ans plus tard, cet enfant effaré, devenu le célèbre sculpteur David d'Angers, créerait une œuvre magnifique en hommage à l'homme qui sauva son père. D'un bloc de marbre de Carrare, il arracherait la magnifique sculpture que l'on peut admirer aujourd'hui dans l'abbatiale de Saint-Florent. Ce sont ces trois histoires qui sont ici racontées avec verve et talent.

Les passeuses d'histoire



★★★

Danièle Flaumenbaum

Payot, 120 p., 12 €.

Que vit une grand-mère du XXI^e siècle? Quelles sont ses fragilités? Par quelles émotions parfois négatives passe-t-elle? Comment apprend-elle à se positionner par rapport à sa fille ou son fils devenus parents, à sa belle-fille ou à son gendre, à ses petits-enfants? Que transmet-elle à ceux-ci?

Devenir grand-mère aujourd'hui, c'est se sentir habitée d'une énergie nouvelle, c'est vivre un « deuxième printemps ». C'est aussi, plus qu'on ne le croit, un moment de fragilité

et de transformation intérieure, et la parole est capitale pour que chacun trouve sa place dans la famille: les grands-parents, les enfants devenus parents, les gendres, les belles-filles et, bien sûr, les petits-enfants. Les grands-mères d'aujourd'hui sont devenues des « passeuses d'histoires ». Quelles valeurs et quels secrets doivent-elles apprendre à transmettre à leurs petits-enfants pour les propulser dans la vie? Un livre sur la grand-mère qui est aussi un livre sur la mère.

Populisme



★★★★

Chantal Delsol

Le Rocher, 260 p., 18 €.

L'auteur a choisi comme thème de sa leçon: le populisme. Thème dangereux. Dans le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert revisité aujourd'hui, on aurait aussitôt ajouté à ce mot: à dénoncer, rejeter, invectiver, ostraciser, insulter. Non seulement la philosophe ne hurle pas avec les loups, mais elle arrête la meute, décortique ses injustes motifs, déconstruit son mépris de fer. « Que penser de ce civilisé qui, pour stigmatiser des sauvages, les hait de façon si sauvage? »

Le « populisme » évoque un courant d'opinion fondé sur l'enracinement (la patrie, la famille) et jugeant

que l'émancipation (mondialisation, ouverture) est allée trop loin. Si le « populisme » est d'abord une injure, c'est que ce courant d'opinion est aujourd'hui frappé d'ostracisme. Cet ouvrage a pour but de montrer sur quoi repose cet ostracisme, ses fondements et ses arguments. Et les liens entre le peuple et l'enracinement, entre les élites et l'émancipation.

Le vocable « populisme » est d'abord une injure: il caractérise aujourd'hui les partis ou mouvements politiques dont on juge qu'ils sont composés par des idiots, des imbéciles et même des tarés. *L'idiot* est pris ici sous sa double acception, moderne (un esprit stupide) et ancienne (un esprit imbu de sa particularité). Dans la compréhension du phénomène populiste, l'une et l'autre acception se répondent et se superposent de façon caractéristique.

Le mouvement émancipateur des Lumières a en grande partie perdu l'appui populaire. Et cette perte a été vue comme une trahison. Lénine avait déjà subi une déception de ce genre, en se rendant compte que le peuple russe voulait tout autre chose que faire la révolution – ce qui l'avait conduit à utiliser la terreur. C'est au même phénomène que nous assistons aujourd'hui: la gauche a le sentiment, assez juste, d'avoir perdu le peuple.

Comment l'a-t-elle perdu? L'élément proprement populaire n'adhère plus aux convictions de la gauche: d'où le populisme, vocable méprisant qui répond à une trahison du peuple à l'endroit de ses défenseurs.

De même que le peuple russe s'opposait à Lénine parce qu'il tenait à sa terre, à sa religion et à ses traditions, de même l'élément populaire

européen s'oppose aujourd'hui à l'idéologie moderne à laquelle adhère l'opinion dominante. Il juge que la mondialisation va trop loin, que le libéralisme des mœurs va trop loin, que le cosmopolitisme va trop loin. Il devient donc l'adversaire numéro 1, de l'âge contemporain, en raison de sa dangereuse irréductibilité à la vision élitaine de l'émancipation des Lumières.

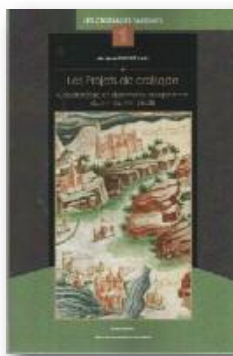
Il y a une certaine étrangeté à définir un courant politique par son imbécillité, et surtout en démocratie, où en principe règnent le pluralisme et la tolérance entre les opinions diverses. Il y a dans la désignation de « populisme » un refus de la démocratie. C'est le sujet de ce livre: pour quelles raisons nos démocraties en viennent-elles à se récuser en cette occasion? Qu'y a-t-il de si grave chez les mouvements accusés de populisme, qu'on doive les exclure de la tolérance commune, si chère à la démocratie?

La hantise contemporaine du populisme traduit l'aspect le plus pernicieux de la pensée contemporaine. Le mépris de classe est aussi odieux, dans son genre, que le mépris de race; pourtant en Europe, pendant que le second est un crime avéré, le premier est un sport national.

Les jeunes gens qui voudraient connaître un de ces admirables professeurs que fabriquait la France d'avant – et qui la fabriquaient en retour – doivent lire le dernier ouvrage de Chantal Delsol. Tout y est: connaissance aiguë du sujet traité; culture classique; perspective historique; rigueur intellectuelle; modération dans la forme et dans la pensée, qui n'interdit nullement de

défendre ses choix philosophiques et idéologiques. L'audace est dans le fond, pas dans la forme.

Les projets de croisade



★★★

Jacques Paviot

PU du Mirail, 340 p., 25 €.

Passé l'élan victorieux de la première croisade, les Latins se heurtent en Orient à des difficultés toujours plus grandes. La perte de Jérusalem, conquise par Saladin en 1187, puis celle d'Acre, qui tombe en 1291, puis encore l'irrésistible avancée ottomane et la chute de Constantinople, en 1453, suscitent la rédaction de nombreux projets de croisade. Devant l'accumulation des échecs, il apparaît désormais évident que l'organisation de nouvelles expéditions nécessite un effort de prévision et de gestion des moyens afin de mettre toutes les chances du côté des puissances chrétiennes.

Parfois, c'est un prince ou le pape qui commande un rapport; plus souvent, les auteurs de ces projets de croisade agissent spontanément, parce qu'ils sont sincèrement préoccupés par le sort de la chrétienté ou pour faire progresser leur carrière en attirant l'attention d'un puissant. D'une façon ou d'une autre, ces textes illustrent le développement d'une pensée prospective qui, sans

écarter les références aux Écritures et aux prophéties, se caractérise par sa visée pratique. Il s'agit d'évaluer les forces et les faiblesses de l'adversaire, d'élaborer une stratégie et des tactiques de conquête, de susciter une coalition des forces chrétiennes et de trouver les moyens financiers, matériels et humains du succès.

Parce qu'ils n'ont, pour la plupart, jamais été suivis d'effets, ces textes ont été longtemps négligés par les historiens. Le présent volume participe d'un regain d'intérêt pour une source susceptible de beaucoup nous apprendre, en particulier sur les visions géostratégiques dominantes à la fin du Moyen Âge et sur l'évolution des rapports de force entre les puissances européennes.

Pas facile d'être une lady



★★★

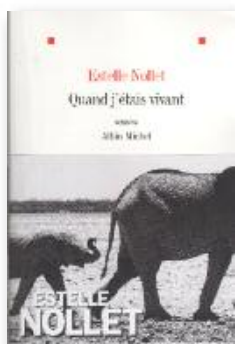
EM Delafield

Payot, 220 p., 18 €.

Au fin fond du Devonshire, notre « provincial lady », quadragénaire gaffeuse, nous régale avec les mésaventures de son quotidien sur une année, tiraillée qu'elle est entre ses rôles d'aristocrate, d'épouse, de mère, de femme libérée, d'intellectuelle. Et si elle s'accorde des escapades à Londres, c'est moins pour briller en société que pour dépenser l'argent qu'elle n'a pas. Un journal humo-

ristique de cette quadra de l'entre-deux-guerres. Un classique d'une grande modernité!

Quand j'étais vivant



★★★

Estelle Nollet

Albin Michel, 380 p., 21,50 €.

Dans un lieu indéfini, anti-chambre du néant, quatre personnages liés par leur décès simultané se retrouvent et revisitent leur vie. Ils sont morts et le savent... La lumière apparaît, et sur un écran des « films » sont projetés. Films, brides de leurs vies respectives. Films qui se succèdent. Il y a Harrison, l'homme blanc qui a hérité de la réserve africaine de son père; Juma le jeune albinos persécuté et recueilli par Harrison; N'Dilo l'ami d'enfance de Harrison devenu le bras droit d'un chef de guerre et contrebandier sanguinaire, et Pearl une éléphant très attachée à Harrison depuis qu'il a sauvé un de ses petits. La tragédie qui les tient là tous ensemble va peu à peu se dévoiler, nourrie des massacres des éléphants, de la mort de la femme de Harrison, du trafic de l'ivoire, de celui des albinos et de la manne guerrière qu'ils représentent.

Par des descriptions précises, singulières, impitoyables, l'auteur scrute la brutalité des rapports de force, la

violence sans manichéisme, la beauté des émotions qu'elles soient humaines ou animales, elle sait rendre le rythme du monde, ses ravissements comme sa cruauté. Ce roman est une vision à la fois majestueuse et implacable de notre humanité, l'Afrique qu'elle évoque étant tout à la fois le berceau et le fantôme d'un monde édénique et le lieu symbolique et réel de toutes les atrocités. Ce roman dénonce aussi la mainmise des braconniers sur des pays entiers, et leur responsabilité dans nombre de guerres civiles.

Sous l'eau



★★★

Deborah Levy

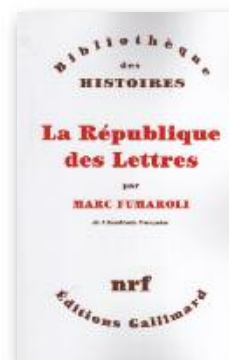
Flammarion, 180 p., 19 €.

En arrivant avec sa famille et un couple d'amis dans une villa sur les hauteurs de Nice, Joe Jacobs découvre un corps dans la piscine. Bien vivant. La créature s'appelle Kitty Finch: elle se dit botaniste, elle porte du vernis à ongles vert, et c'est toute nue qu'elle se présente à eux, plongeant au cœur des vacances de Joe et des siens. Pourquoi est-elle ici? Que veut-elle?

Huis clos envoûtant, ce roman prouve une fois encore que même les secrets les mieux gardés finissent par remonter à la surface. Cette étude subversive des liens familiaux

et amoureux révèle que les secrets les plus dévastateurs sont souvent ceux que l'on occulte.

La république des lettres



★★★

Marc Fumaroli

Gallimard, 500 p., 25 €.

L'expression République des Lettres désigne, plus ou moins ironiquement, le petit échiquier étroitement parisien ou festivalier, plus que jamais agité, dont les pièces du jeu annuel sont des centaines de romans, et la récompense des parties gagnées, des dizaines de prix littéraires. Mais l'auteur a pendant plus d'un demi-siècle, vécu, avec quelques amis et, depuis moins longtemps, dans l'actuelle Académie des Inscriptions, au sein d'une République européenne des Lettres d'un tout autre genre et d'une tout autre époque.

La République des Lettres est le méta-réseau informationnel ou s'échangent les nouvelles, découvertes, parutions autour de l'antiquarisme. Ces définitions nous paraissent indissociables. La province des antiquaires a besoin de médiatiser ses activités, tandis que la République des Lettres se nourrit et s'enrichit des contacts épistolaires et des échanges d'informations entre antiquaires. La première occurrence

de la *respublica litteraria* remonte au XV^e siècle et s'est calquée sur l'expression médiévale de *respublica christiana*. La République des Lettres est un espace intellectuel composé d'hommes de lettres et de savants et repose sur le partage des Savoirs soumis à la critique du public. Elle constitue un espace public européen d'échanges aux contours mouvants qui se polarise sur les grands centres urbains et intellectuels comme Paris, Londres, Amsterdam et Venise. Au XVI^e siècle, le développement de l'imprimerie et la publication de travaux en langue vernaculaire contribuent à diffuser les Savoirs au-delà des milieux habituellement détenteurs de savoirs que sont l'Église et l'Université. Cet espace intellectuel est marqué par l'incessant échange d'informations et s'affirme au XVII^e siècle comme le médiateur principal des échanges entre savants. Le XVII^e siècle voit l'essor d'une autre forme de socialisation complémentaire aux échanges épistolaires, l'académisme. Les académies, ces « cours savantes » de la République des Lettres, sont nées en Italie dans la deuxième moitié du XVI^e siècle du désir des élites sociales d'établir de nouvelles structures autonomes de discussion et de diffusion des savoirs en dehors des universités et des cours princières. Mais l'académisme en Italie comme en France, protéiforme dans son organisation comme dans ses finalités, est récupéré par les princes à leur profit. Pour autant, l'appartenance à la République des Lettres repose avant tout sur la complémentarité entre une sociabilité « directe » reposant sur les relations interpersonnelles dans le cadre d'institutions formelles et informelles lo-

cales, régionales ou nationales; et l'entretien de relations épistolaires qui permettent d'entretenir les amitiés et les échanges d'idées. Ces formes de civilité sont indispensables à l'affirmation du savant comme acteur dans l'espace intellectuel de la République des Lettres.

En tant qu'espace universel, la République des Lettres obéit à des règles et à une sociabilité qui lui sont propres. Chaque auteur doit diffuser ses découvertes au public. Les supports de cette communication sont l'imprimé et la lettre. La socialisation des savants au sein d'institutions formelles que sont les universités puis les académies, mais aussi par la conversation dans les salons et assemblées savantes jouent également un rôle dans la transmission des savoirs. Cette sociabilité passait aussi par une mobilité de ses membres et par un voyage en Europe. Le savant allait, si sa bourse le permettait, à la rencontre de ses pairs et allait parfaire et confronter ses connaissances auprès d'érudits. La culture classique commune aux savants de l'époque de Spon font de l'Italie une destination incontournable. La *peregrinatio academica*, contribuait à établir des liens et à intensifier des échanges entre érudits.

Se dégageant de l'actualité présente sans pour autant l'ignorer, l'auteur a cherché à comprendre; actualité disparue d'une société de savants lettrés solidaires où il se plaisait et qui évoluait étrangement avec une jalouse liberté de mouvement et d'esprit dans des régimes politiques et religieux qui, selon nos critères actuels, passent pour des-

potiques. Cette étrangeté, ce paradoxe continue à le fasciner. Avec le temps il a mieux compris le secret avantage dont jouissaient, en pleine connaissance de cause, ces amis (et objets d'étude): celui de savoir vivre sur deux étages du temps, l'un se réfléchissant dans l'autre, l'un hors du temps parce que fruit mûr du temps, l'Antiquité gréco-romaine, et l'autre dans un tout autre temps historique, en voie à son tour de mûrissement, mais cette fois sans le réflecteur des « humanités », et de plus en plus déboussolé depuis que ce miroir lui a été ôté.

Saint Vincent Ferrier



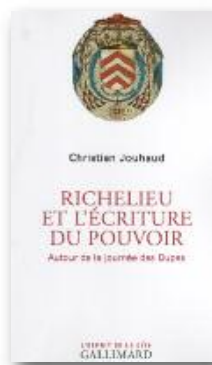
★★★★

Mauricette Vial-Andru

Ed.. St Jude, 16 p., 4 €.

Les éditions St Jude poursuivent la publication de vie de saints. Le texte est adapté aux premières lectures (6 ans). Mais les parents ou grands parents peuvent lire ces histoires au plus petits ou ors de la prière familiale. Le dernier opus est consacré à Saint Vincent Ferrier (1350-1419). Prédicateur et philosophe, ses décisions avaient force de loi. Il a parcouru l'Europe, évangélisé la Bretagne et réalisé de très nombreux miracles. Sa parole enflammée convertit chrétiens, juifs et musulmans.

Richelieu, l'écriture du pouvoir



★★★

Christian Jouhaud

Gallimard, 350 p., 22 €.

On a beaucoup écrit sur la journée des Dupes (10 au 11 novembre 1630), souvent la même chose : un jour Richelieu est congédié, le lendemain il triomphe, élimine ses ennemis et poursuit son éclatante carrière au cœur des rouages du pouvoir monarchique. Mais cet épisode ne se réduit pas à la narration qui prétend le restituer. Il s'insère dans une suite d'événements, qui le produit et lui donne sens.

L'historien reconstitue cette crise politique dans sa longue durée. Il en retrouve les protagonistes célèbres ou moins connus, scrute les décors et les lieux, met au jour les enjeux visibles, les passions dissimulées, les non-dits et les arrière-pensées. Défilent ainsi sous un éclairage parfois surprenant les figures attendues de Louis XIII, roi de cérémonie et de violence, de la reine mère Marie de Médicis, d'un Richelieu tacticien de sa propre histoire autant que de la puissance de l'État ; mais encore les vaincus de la crise, un Marillac, un Bassompierre, qui en portent témoignage du fond de leur défaite.

L'histoire du pouvoir politique n'a de meilleure voie d'accès que de disséquer l'Événement, comme dans une autopsie, pour en explorer les ramifications et les replis. Mais cette histoire n'est intelligible que dans les traces écrites qui disent les actions du pouvoir et dans le travail d'écriture conçu par le pouvoir pour s'inscrire dans le temps.

Soldat Jaurès



★★★

Jean-Emmanuel Ducoin

Fayard, 260 p., 17 €.

Devançant l'appel, à seize ans à peine, il a rejoint de son plein gré la boue des tranchées. Il s'appelait Jaurès. Louis Jaurès. Voulait-il, par son geste, laver son nom des accusations d'antipatriotisme si souvent adressées à son père ? Voire sauver l'idée même du pacifisme, en la dissociant par son courage de l'idée de lâcheté ? Quelques mois avant l'armistice de 1918, Louis est mort en faisant face, seul, à une patrouille ennemie, pour couvrir la retraite de ses compagnons.

Courageux, Louis Jaurès le fut. Seulement, qui s'en souvient ?

Sans doute fallait-il qu'un romancier s'empare de ce paradoxe : le fils d'un des plus grands pacifistes de tous les temps volontaire pour aller se battre, et mort en héros ignoré de tous. Même un siècle plus

tard, sans doute fallait-il, pour qu'il ne reste pas vain, tenter de comprendre le sens de son incroyable sacrifice.

Votre serviteur



★★★

Christian Combaz

Flammarion, 380 p., 21 €.

Fils d'un ingénieur, Simon Fouchet découvre en grandissant qu'il n'éprouve pas le penchant des garçons de son âge pour les filles. De nature altruiste, Simon n'est pas plus attiré par les jeunes hommes mais préfère la compagnie des vieux célibataires. Au fil de ses aventures, qui le mèneront de Paris au Vatican, et au gré de rencontres étonnantes s'affirme son ambition de devenir un grand homme. Il pourrait donc passer pour un gigolo sans scrupule mais, au fil de ses aventures à Paris, on le voit trouver une vocation inattendue dans le service d'autrui.

Avec le soutien de Nadine, une fille fantasque à qui on voulait le marier, il court le cachet dans le journalisme, affronte un pervers narcissique, change d'alcôve comme de chemise, devient le secrétaire très spécial d'un général d'aviation, fréquente une pension pour vieux prélat au Vatican, traverse l'Italie révolutionnaire des années soixan-

te-dix avant de comprendre qu'il est, curieusement, sur la bonne voie.

Un jour



★★★

Michel Crépu

Gallimard, 180 p., 14 €.

Décrivant, au cœur de la Beauce, la petite ville médiévale d'Etampes, que citèrent avant lui aussi bien Proust que Chateaubriand, et où il est né et où il a grandi, le nouveau patron de la NRF ressuscite à sa façon « *la douceur extrême des choses qui n'en finissent pas* ». Se mettent ainsi à revivre aussi bien la France MRP, que défendait feu son père, que son propre parcours intellectuel et politique, sa formation littéraire et idéologique aux lendemains des années 1968.

Alors que son père vient de disparaître, l'auteur-narrateur se souvient d'épisodes le concernant, et il cerne peu à peu la personnalité d'un homme complexe, qui, semble-t-il, s'employa à brouiller les cartes pour ne pas se laisser incorporer dans un destin trop serré. C'est pourtant une voie étroite qui lui était réservée: Roger Crépu était métreur et il passa toute sa vie à construire des maisons. Il épouse une jeune femme employée à la galerie d'art Lelong. Fervent croyant, fils d'un sacristain, il ne s'intéresse pas aux livres, préfère les journaux.

Il voit peu d'amis, mais il se passionne pour le cirque où il emmène régulièrement Michel et son frère. Sa manière de vivre sa foi est singulière. Il s'engage en faveur de la démocratie chrétienne et de la Jeunesse ouvrière chrétienne. Son action s'inscrit dans la logique du mouvement créé par Marc Sangnier, le Sillon, qui vise à rapprocher le catholicisme de la république en offrant aux ouvriers une alternative aux partis de la gauche anticléricale. Pendant un temps, son fils raide à coller des affiches. Or c'est dans des circonstances accablantes que la vie de son père se termine, victime d'un accident cérébral, il est peu à peu soustrait du monde, à mesure que ses facultés mentales se dégradent. Tout juste évoque-t-il sobrement le Beckett de *Fin de partie* pour suggérer le naufrage d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer, et dont on accompagnera uniquement le départ étonnamment docile, désespérément soumis, pour l'hôpital de la dernière heure, un ultime matin d'orage...

C'est un récit tenu par une extrême tension et qui fixe le portrait d'un homme, dont les reflets projettent les lumières d'une époque révolue et pourtant pas si lointaine. L'attachement filial est aussi intéressant que le contexte du XX^e siècle, où l'on conjugait la religion avec la politique, la littérature avec le pouvoir.

Une certaine France d'après guerre, d'une certaine petite bourgeoisie encore catholique de nos calmes provinces d'antan, d'une certaine génération, aussi, encore pleine de certitudes idéologiques et d'émerveillements enfantins. Par l'intensité

d'une écriture érudite et directe, parfois brute, l'auteur réveille un monde, lui redonne une réalité, lui rend son importance oubliée.

What's Wrong with France?



★★★

Laurent Cohen-Tanugi

Grasset, 118 p., 10 €.

L'auteur évite d'égrener la liste aujourd'hui rebattue des retards français, mais s'interroge sur leurs racines. Selon lui, la globalisation est particulièrement crainte en France parce qu'elle suppose une évolution absolument opposée à ce qui, depuis toujours, fonde le modèle français: une société homogène et hiérarchisée « *structurée autour d'un État fort dans un monde organisé et cloisonné en États-nations* ». Résultat, ses piliers se fissurent les uns après les autres, à commencer par la sélection de son personnel politique. L'auteur n'y va pas de main morte, sa volée de bois vert est roborative.

Des politiques déconnectés: « *La voie d'accès à la politique était traditionnellement une carrière brillante dans la haute fonction publique.* » Celle-ci ayant perdu son aura, elle n'a plus son aspect formateur des élites. « *Résultat, on rentre en politique de plus en plus jeune pour se retrouver ministre ou député sans*

grande expérience du monde réel»... « Tout membre de l'appareil du parti a vocation à exercer des responsabilités gouvernementales... le cocktail d'inexpérience, d'inculture économique, de dogmatisme idéologique et d'ambition personnelle qui caractérise une partie de la classe politique actuelle nuit à la qualité et à la cohérence des décisions publiques avec, parfois, des effets dévastateurs pour le pays ».

La démagogie comme conséquence: « La politique devient d'autant plus un « métier » que nombre de ses praticiens sont incapables d'en exercer un autre, ce qui accentue leur longévité sur la scène publique et fait obstacle au renouvellement des générations. Cette dépendance renforce la tendance des gouvernants à flatter l'opinion plutôt qu'à montrer la voie aux électeurs. » Schröder, Merkel, Blair... ; « Ces systèmes démocratiques ont su faire émerger des hommes neufs en phase avec leur temps, pourquoi pas nous. » Ces dysfonctionnements du système politique seraient atténués « si la vie du pays en dépendait un peu moins ».

Tous coupables: Dans ce pays où l'on feint de croire qu'un gouvernement peut, par incantations et quelques tours de passe-passe technocratiques, « inverser la courbe du chômage », tous sont coupables, les médias qui « oscillent entre complaisance et naïveté », le dépérissement des corps intermédiaires, les classes prépas qui forment des mandarins et des notables, pas des innovateurs. « Cette homogénéité étouffante des profils » isole la France, qui stagne dans un monde qui avance.

Un an après



★★★

Anne Wiazemsky

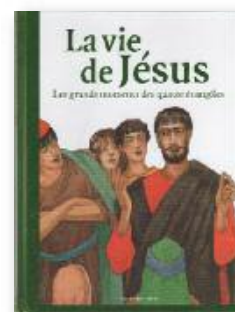
Gallimard, 210 p., 18 €.

La traque des étudiants se poursuivait boulevard Saint-Germain et rue Saint-Jacques. Des groupes de jeunes, garçons et filles mélangés, se battaient à mains nues contre les matraques des policiers, d'autres lançaient différents objets ramassés sur les trottoirs. Parfois, des fumées m'empêchaient de distinguer qui attaquait qui. « Écoute Europe numéro 1, ça barde au Quartier latin ! »

Janvier 1968. Fraîchement marié, le couple Godard-Wiazemsky emménage au 17 de la rue Saint-Jacques, en plein Quartier Latin. En février, les cinéastes français – Truffaut et Rivette en tête – se mobilisent pour la défense d'Henri Langlois, viré de la direction de la Cinéma-thèque. L'année commence vivement. Godard a 37 ans. Anne Wiazemski, 20, et quelques rôles prestigieux déjà derrière elle, chez Bresson (*Au hasard Balthazar*) ou chez son mari (*La Chinoise*). C'est à travers le regard de cette presque jeune fille, très éprise de son cinéaste, qu'on va suivre les événements du mois de mai. De la fermeture de l'université de Nanterre, le 3, à l'interruption du festival de Cannes, le 19, via l'occupation de l'Odéon, le 15. En

même temps qu'elle tourne *La Bande à Bonnot* avec Jacques Brel et Annie Girardot, Anne Wiazemsky court les manifs, juste en bas de chez elle, en patins à roulettes. Elle s'y intéresse avec une candeur bourgeoise, vite dégoûtée par les excès et les dérapages, tandis que le réalisateur de *Mépris*, lui, se radicalise peu à peu, rebelle maoïste en rupture avec tous les systèmes, celui du cinéma traditionnel compris. Entre un tournage avec les Rolling Stones à Londres et un film télé avec un syndicat de mineurs au Canada, Godard rêve d'un cinéma révolutionnaire et engagé où s'effacerait l'individualité du créateur. Lente descente aux abîmes... Au fil de ces pages écrites avec une délicatesse teintée d'émerveillement et de sensualité, et qui affichent sans mensonge une sensibilité plus littéraire, artistique que politique, on assiste simultanément à la suite chaotique des événements et au délitement inéluctable d'un couple. De même que sombrera mai 1968, sombrera ce couple.

La vie de Jésus



★★★

Collectif

Bayard, 100 p., 16 €.

« Laissez venir à moi les petits enfants... » disait Jésus. Cet album, aux illustrations colorées, accompagnera les enfants à partir de 8 ans

dans leur rencontre avec Jésus à travers vingt-quatre grands moments de la vie du Christ. Ils découvriront les grands épisodes de la vie de Jésus, de sa naissance jusqu'à sa Résurrection, et la bonne nouvelle de son message.

Les dix clés pour réussir son couple



★★★★☆

Michèle Longour

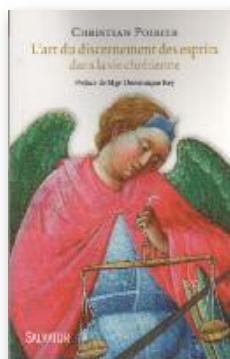
Quasar, 200 p., 17 €.

L'amour... L'irruption de ce sentiment magique peut chambouler un cœur et une existence. Aussi voudrait-on qu'il dure toute la vie. Un doux rêve? Pas si l'on prend soin de bâtir son couple et d'apprendre à se connaître.

Bâtir un couple heureux et durable, tout le monde en rêve. Mais comment bâtir sur de bonnes bases, comment éviter la routine en entretenant l'amour, comment être unis en s'acceptant différents, comment gérer les conflits, les non-dits hérités des familles... Ce guide vous propose dix clés bien concrètes: des idées pour construire un projet commun, des pistes pour mieux dialoguer, de bonnes pratiques pour rester amoureux au quotidien, ne pas se faire piéger par les parents et beaux-parents, savoir se pardonner, sans oublier le piment de la sexualité...

Communication, sexualité, tâches ménagères, différences de culture ou de caractère, relations aux familles... Cet ouvrage propose dix conseils de vie essentiels pour affronter les difficultés classiques des couples. Ces clés ne sont ni des recettes ni des assurances tout risque, mais des bonnes pratiques fondées sur l'expérience de nombreux couples et sur les acquis récents des sciences humaines. De nombreux témoignages viennent illustrer l'ensemble et rendre la lecture encore plus vivante. Il eut été intéressant de proposer une onzième clé: la prière.

L'art de discernement des esprits dans la vie chrétienne



★★★★☆

Christian Poirier

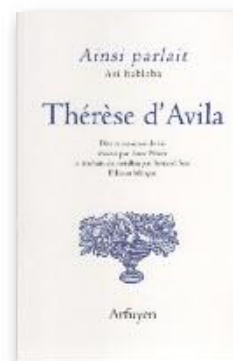
Salvator, 140 p., 15 €.

Le lecteur trouvera dans ces pages le fruit d'une longue expérience qui a donné lieu à une réflexion sur le discernement des esprits, illuminée par la sagesse des Écritures et de la Tradition. Il a semblé important à l'auteur de la partager avec le plus grand nombre. Il s'est souvent rendu compte que beaucoup de difficultés de nos contemporains étaient dues au manque de repères, de discernement, de capacité à faire les bons

choix, à s'orienter. Pour avancer dans la vie spirituelle, il faut avoir des repères solides.

Cet ouvrage, s'appuyant sur la prise en compte de tout l'homme, aidera ceux qui en ont besoin à faire les choix qui iront toujours dans le sens de la lumière, de la vie, du bien, du don, et à éviter les écueils. Sur le chemin de notre existence, il est utile, pour ne pas s'égarer et perdre de temps, de discerner, dans ce qui nous atteint, ce qui vient de l'homme, de Dieu ou du Mauvais. Introduction à cet art délicat de l'accompagnement spirituel, ce livre s'adresse tant aux fidèles qu'aux pasteurs. Quel que soit leur avancement dans la vie spirituelle, tous y puiseront éclaircissements et conseils prudents, illustrés de maints exemples concrets.

Ainsi parlait Thérèse d'Avila



★★★★☆

Arfuyen, 150 p., 13 €.

Thérèse d'Avila est née en 1515, il y a juste 500 ans. Malgré l'opposition de son père elle entre à vingt ans au Carmel en 1535. En 1553, une vision du Christ bouleverse sa vie. Les visions se font plus nombreuses à partir de 1557. En 1562, elle fonde à Avila un nouveau Carmel sous l'invocation de Saint Joseph, qui suscite la colère des notables de

la ville. La même année, elle commence d'écrire *La Vida*. A partir de 1567, elle est autorisée à ouvrir de nouvelles maisons. En 1577, elle écrit en six mois *le Château intérieur*. Elle meurt en 1582. Elle est déclarée sainte dès 1622. Elle est en 1970 la première femme à recevoir le titre de Docteur de l'Église.

Pour célébrer cet anniversaire de la fondatrice du Carmel, bien des manifestations seront organisées dans tous les pays d'Europe où le Carmel a essaimé. Mais comment aborder l'ensemble impressionnant d'ouvrages qu'elle nous a laissés? Parmi eux, il y a certes son autobiographie, *La Vie*, d'un style assez romanesque, mais d'autres textes sont plus difficiles et, malgré les merveilles qu'ils recèlent, beaucoup moins lus comme *Le Chemin de perfection*, *Le Château intérieur*, *Les Exclamations*, *Les Constitutions ou Les Fondations*. Les Editions Arfuyen ont publié de nombreux livres consacrés à la spiritualité du Carmel -de Madame Acarie à Thérèse de Lisieux, de Jean de la Croix à Marie-Aimée de Jésus. Mais comment faire découvrir au plus grand nombre, en ce 500^e anniversaire, l'extraordinaire personnalité de la Madre, si étonnante de simplicité et d'énergie? C'est en réfléchissant à cette question que s'est imposée l'idée de cette nouvelle collection, *Ainsi parlait*, dont elle constitue pour cela le numéro 1. Le présent volume présente un choix de près de 400 citations clefs de Thérèse en castillan du XVI^e siècle et dans une traduction française nouvelle. Ces traductions, dues à Bernard Sesé, grand hispaniste et spécialiste du Carmel, ont pour objet de permettre au lecteur de bénéficier

pleinement de l'original castillan et de retrouver la voix de la Madre.

Berezina



★★★★☆

Sylvain Tesson

Ed. Guérin, 200 p., 20 €.

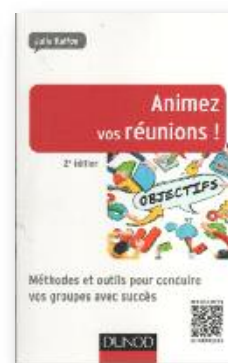
En octobre 1812, littéralement piégé dans Moscou en flammes, Napoléon replie la Grande Armée vers la France. Commence alors la retraite de Russie, l'une des plus tragiques épopées de l'histoire humaine. La retraite est une course à la mort, une marche des fous, une échappée d'enfer.

Deux cents ans plus tard, l'écrivain-aventurier décide de répéter l'itinéraire de l'armée agonisante, de ces cavaliers désarçonnés, de ces fantassins squelettiques, de ces hommes à plumets qui avaient préjugé de l'invincibilité de l'Aigle. Le géographe Cédric Gras, le photographe Thomas Goisque et deux amis russes, Vassili et Vitaly, sont également de la partie. Pour l'aventure, ils enfourchent des side-cars soviétiques de marque Oural. Au long de quatre mille kilomètres, en plein hiver, ils ont déroulé le fil de la mémoire entre Moscou et Paris où l'Empereur arrivera le 15 décembre 1812, laissant derrière lui son armée en lambeaux.

Le jour, les mains luisantes de cambouis, ils lisent les Mémoires du général de Caulaincourt. Le soir, un peu (beaucoup?) de vodka éloigne les fantômes. Napoléon était-il un antéchrist qui précipita l'Europe dans l'abîme ou bien un visionnaire génial dont le seul tort fut de croire qu'il suffisait de vouloir pour triompher et que les contingences se pliaient toujours aux rêves?

Mais très vite, la route et l'aventure reprennent leurs droits. Des fulgurances littéraires sur fond d'histoire et d'autodérision... C'est un grand texte sur la retraite de Russie, Napoléon, l'hiver, l'aventure, l'amitié et « la vie qui ne suffit pas ».

Animez vos réunions



★★★★☆

Julia Kelfon

Dunod, 220 p., 19 €.

Vous devez animer une réunion? Qu'est-ce que cela signifie? Quels sont les objectifs réels de l'animateur? Comment va-t-il les tenir? Attention, toutes les réunions ne se ressemblent pas!

Chaque type de réunion nécessite son type d'animation. L'animateur tient donc une place essentielle pour rendre une réunion ou un groupe efficace. Il doit savoir adapter son comportement aux situations les plus imprévues ou difficiles et mener le

groupe jusqu'à son objectif. Cet ouvrage s'adresse à tous les managers, formateurs ou professionnels susceptibles d'animer des réunions ou des groupes de personnes. Après avoir dressé le panorama des types de réunions, il analyse l'attitude à adopter en fonction du type de réunion et donne outils, codes et repères pour réussir à la conduire avec succès. Guide pratique et complet, ce livre fournit des clés pour choisir le mode d'animation adapté à votre réunion, savoir réagir aux situations inattendues et mener le groupe à son objectif.

Charles le Téméraire



★★★★☆

Georges Minois

Perrin, 360 p., 25 €.

Charles le Téméraire est une figure fascinante du bas Moyen Âge, mais son image brille d'un éclat crépusculaire. Cet homme intelligent, cultivé, organisateur hors pair, débordant d'énergie et d'une capacité de travail étonnante (un chroniqueur le surnomme « Charles le Travailant »), est en même temps un personnage inquiétant.

Duc de Bourgogne, il règne sur une étonnante collection de territoires allant de la Hollande au sud du Jura, dont il rêve de faire un royaume indépendant entre la France et le

Saint Empire. Redouté par tous les souverains, il est l'homme qui a fait trembler Louis XI à Péronne, qui a défié l'empereur et placé Edouard IV sur le trône d'Angleterre. Mais son ambition démesurée lui fait perdre le sens des réalités. De son propre aveu, il préfère être craint que méprisé. Il règne par la peur et est capable des pires atrocités, comme la destruction de Liège. Obstiné, trop sûr de lui, le Téméraire méprise ses adversaires et subit deux terribles défaites contre les Suisses avant de périr misérablement dans la neige, à moitié dévoré par les loups, devant Nancy, en 1477. Destin tragique et fin sinistre d'un prince austère, mélancolique et impitoyable, son épitaphe pourrait être : « Charles le Téméraire, celui qui, à force de tout vouloir, a tout perdu ». Ascension et chute du dernier grand féodal.

Les chevaliers



★★★★☆

Natacha Appanah

Fleurus, 10 p., 3 €.

Voici un cahier proposant des autocollants repositionnables pour s'amuser à reconstituer des scènes de l'éducation d'un chevalier. Une approche ludique pour faire découvrir l'univers de la chevalerie aux enfants de 3 à 6 ans.

Bravo



★★★★☆

Régis Jauffret

Seuil, 288 p., 20 €.

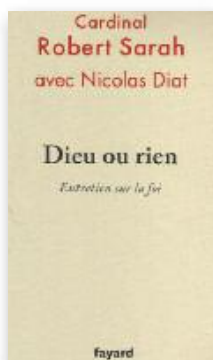
L'auteur reprend les sentiers de l'imaginaire. Il quitte le particulier et revient à l'universel. Il abandonne les affaires criminelles pour « la » grande affaire : la vieillesse.

Ces seize textes sont un feu d'artifice de méchanceté et de drôlerie. À rebours du discours ambiant sur le troisième âge comme temps de l'épanouissement, du maintien en forme par l'activité sportive et une sexualité débridée, l'écrivain met en scène des vieillards chafouins, rancuniers, lubriques, lâches, sadiques, ignobles. Il le fait avec jubilation. On entend son rire grinçant à chaque page même s'il pousse le bouchon un peu loin parfois. Comment ne pas jubiler devant ce réveillon de Noël où un couple pousse à bout ses enfants et petits-enfants soudain transformés en hordes déchaînées ? Et cet homme en couple avec une femme beaucoup plus jeune qui passe son temps à moquer son « corps mou ». Du jour au lendemain, le père de cette peste s'installe dans leur appartement, surveille et fait des commentaires... Une situation grotesque et cauchemardesque. On rit et avant qu'on ait eu le temps de sécher nos larmes, l'auteur nous

douche avec une fin glaçante. Même punition avec l'histoire de cet autre vieillard qui passe son temps au cimetière de Montmartre sur la tombe de ses trois femmes. Une rencontre imprévue va bouleverser sa solitude et, là encore, la dernière phrase vous assomme.

Heureusement, parfois, l'écrivain baisse la garde et nous sauve de l'asphyxie. Il excelle à dépeindre la tendresse de couples qui se soutiennent dans l'adversité car ils savent qu'« on est fragile quand on a consommé trop de temps ». Ce livre refermé, on se dit que Jacques Brel avait raison : « Mourir cela n'est rien, mourir la belle affaire, mais vieillir... ô vieillir »...

Dieu ou rien



★★★★☆

Cardinal Sarah

fayard, 420 p., 22 €.

Né dans la brousse africaine en 1945 au sein d'une famille coniagui qui ne possédait qu'une modeste case de briques, il a quitté son village à onze ans afin d'entrer au petit séminaire, avec pour seul trésor une valise confectionnée par son père. Après avoir été ordonné prêtre dans un pays miné par l'une des dictatures les plus sanguinaires d'Afrique, il est devenu, à trente-trois ans, le plus jeune archevêque du monde, et a

lutté avec une énergie formidable pour la liberté de son peuple.

Sa vie est construite sur le roc de la foi, le combat pour la vérité de Dieu, l'humilité, la simplicité et le courage. Cet homme profondément spirituel se nomme Robert Sarah. Jean-Paul II l'a appelé à Rome en 2001, Benoît XVI l'a créé cardinal en 2010, et le Pape François en a fait l'un de ses plus proches collaborateurs en le nommant à la tête de la prestigieuse Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements. La vie entière du cardinal est une sorte de miracle, une succession de moments qui semblent impossibles sans l'intervention du Ciel.

En attendant demain



★★★★☆

Natacha Appanah

Gallimard, 210 p., 17,50 €.

« Adam est debout, le visage collé à la petite fenêtre, les deux mains accrochées aux barreaux. Adam attend l'aube, comme il attend sa sortie depuis quatre ans, cinq mois et treize jours. Il n'a pas dormi cette nuit, il a pensé à Anita, à Adèle, à toutes ces promesses non tenues, à ces dizaines de petites lâchetés qu'on sème derrière soi... »

Adam et Anita rêvaient de vivre de leur art (la peinture, l'écriture). Ils pensaient accomplir quelque cho-

se d'unique, se forger un destin. Mais le quotidien, lentement, a délité leurs rêves jusqu'à ce qu'ils rencontrent Adèle qui rallume un feu dangereux. Ce roman raconte la jeunesse, la flamme puis la banalité, les mensonges et la folie d'un couple. Un texte littéraire actuel.

L'économie de Dieu



★★★★☆

Gérard Delille

Les belles lettres, 340 p., 25 €.

Cet ouvrage explique pourquoi et comment, au cours de leur élaboration doctrinale puis de leur affirmation religieuse et politique (I^{er} millénaire après JC), les trois religions monothéistes – hébraïsme, christianisme, islam – ont élaboré puis imposé des systèmes familiaux et de parenté distincts et consciemment opposés, créant entre elles des barrières culturelles et sociales infranchissables. Ces structures profondes (religion, mariage, filiation, parenté...) ont persisté parfois jusqu'à nos jours. Elles ont eu, sur le plan économique et politique, des conséquences considérables : affirmation progressive d'un marché « libre » en partie, aussi de l'État –, en Occident ; persistance du rôle dominant de l'État dans le monde musulman ; « économie de la diaspora » dans le monde juif.

Cet ouvrage érudit analyse les principaux aspects de ces évolutions divergentes, renouvelant, dans ce domaine, les thèses de Marx, de Weber et de Polanyi. L'auteur s'occupe d'histoire de la famille et des systèmes de parenté avec une attention particulière aux aspects culturels, économiques et politiques. Il pose sous un jour nouveau des problèmes d'une brûlante actualité.

Connais-toi toi-même avec la Bible



★★★★☆

Olivier Lebouteux

Salvator, 240 p., 15 €.

Comment la Bible, écrite il y a plus de deux millénaires, pourrait-elle refléter nos préoccupations, répondre à nos attentes et éclairer notre vie personnelle d'homme ou de femme contemporain d'Internet et de Twitter? Avec ce livre, l'auteur démontre l'incroyable capacité de « coaching » qu'offre la Bible. Le principe de ce livre est de lire un texte biblique (un chapitre à chaque fois) en se laissant guider par des questions et des méditations. Le choix des principaux extraits provient de l'Ancien Testament, présente les figures des rois David et Salomon (en comptant des psaumes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques). Chaque étape est assortie d'un texte

du Nouveau Testament. Selon une méthode de lecture sérieuse et efficace, il propose à son lecteur de visiter quinze scènes de l'Ancien Testament, associées à un passage de l'Évangile en se laissant questionner par les histoires et les personnages rencontrés. Cette forme de lecture interactive de la Bible comporte deux avantages: elle nous éclaire sur nous-mêmes et elle balise notre cheminement d'accomplissement personnel. Cet ouvrage se présente comme un manuel pratique de *lectio divina*. Il s'adresse à des personnes désireuses d'approfondir personnellement une lecture renouvelée de l'Écriture, mais également à des équipes ayant le projet de partager sur des textes moins connus de la Bible. Il met aussi en avant l'actualité de ces textes et leur manière de nous renouveler à nous-mêmes.

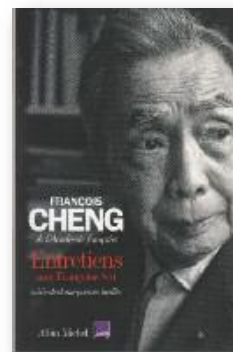
Au fil d'un entretien exclusif, le cardinal, réputé pour sa liberté de parole, livre ses réflexions sur l'Église, les papes, Rome, le monde moderne, l'Afrique, l'Occident, la morale, la vérité, le mal, et Dieu, toujours. Un récit étayé de réflexions personnelles franches, argumentées et parfois directes, notamment sur le néo-colonialisme idéologique exercé en Afrique par l'Occident décadent. Décapant, émouvant, tonifiant.

Dans la lignée d'un Augustin, le cardinal Sarah sait que le culte rendu à Dieu est le centre de la vie de l'Église qui n'a d'autre mission que d'annoncer sa Parole et perpétuer dans l'Eucharistie la présence réelle du Verbe fait chair parmi nous. Le cardinal Sarah, à de nombreux endroits du livre, rend hommage à l'intelligence de la liturgie de Benoît

XVI. Ce qui se dégage de cet entretien sur la foi est d'abord la profondeur spirituelle du cardinal Sarah. Il nous engage dans un chemin de radicalité évangélique qui ne supporte ni la tiédeur, ni les faux-semblants. Une spiritualité totalement christocentrique et qui trouve sa source vive au mystère de la Croix. Une foi ardente et brûlante dans le Christ rédempteur qui se communique au lecteur avec un souffle singulier.

Enfin, on sent en permanence le pasteur, près des hommes et des femmes qui composent l'Église. Sur la pauvreté, sur les rapports avec l'Islam en Afrique, sur les questions d'éthique, sur la famille, le cardinal Sarah porte une parole forte, fine et jamais stéréotypée. Il y a dans ce livre de quoi faire réfléchir un chrétien.

Entretiens



★★★★☆

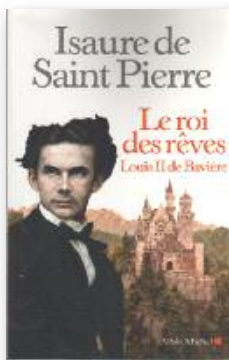
François Cheng

Albin Michel, 140 p., 12 €.

Françoise Siri, journaliste et créatrice d'événements littéraires s'entretient avec François Cheng afin de lever un pan du voile qui enveloppe sa vie. Une enfance chinoise, les premières années misérables en France, son apprentissage du français et pour finir l'Académie française! Elle en profite pour amener François

Cheng à s'exprimer (ce qu'il fait avec simplicité pudeur et modestie) sur quelques thèmes magnifiques ou cruciaux : la beauté, le mal, l'amitié, la mort, la méditation telle qu'il la pratique... et même la pâtisserie française dont il se délecte ! Ce qui nous vaut un délicieux passage sur sa découverte de sa première pâtisserie occidentale en Chine. Il dévoile ses sources d'inspiration et sa pensée intime. Ces entretiens passionnants sont suivis de douze poèmes inédits. Autant de moments de simple et subtile profondeur.

Le roi des rêves



★★★★☆

Isaure de Saint Pierre

Albin Michel, 240 p., 18 €.

Louis II de Bavière est surtout connu pour ses excentricités, son goût du merveilleux et son romantisme échevelé. Un bâtisseur de châteaux féériques, qui exaltent les légendes médiévales et le génie du Grand Siècle. Un mélomane envoûté jusqu'à l'obsession par la musique de Wagner, qu'il a sauvé de la faillite et du désespoir, premier mécène du festival de Bayreuth, et confident de sa cousine l'impératrice Sissi, qui partageait son besoin éperdu de pureté. Un solitaire homosexuel révolté par sa sexualité.

L'Europe a d'abord adulé ce jeune roi de vingt ans follement romantique. Avant de se défier de ce personnage extravagant qui aimait les gens du peuple, préconisait la paix lorsque la plupart des pays ne désiraient que la guerre, se ruinait en châteaux féériques et faisait de Wagner un véritable dieu. On l'a dit fou enfin. Mais Louis II de Bavière, solitaire épris de beauté et de poésie, ne disait-il pas de lui-même : « Je veux rester un mystère pour moi-même et pour les autres » ?

C'est ce mystère qu'explore la romancière dans un livre qui rend à Louis II toute sa dimension. Celle d'un amoureux des arts fantasque certes, mais surtout d'un homme politique exigeant qui sut faire face à Bismarck et imposer ses choix.

L'honneur perdu de François 1^{er}



★★★★☆

Jean-Marie Le Gall

Payot, 500 p., 25 €.

Sur le modèle du *Dimanche de Bouvines*, cet essai est construit autour de la bataille de Pavie (1525) qui marqua l'affrontement de deux titans, le roi de France François I^{er} et l'empereur Charles Quint. Cette bataille aboutit à la défaite puis à la captivité du premier. Elle marqua aussi la fin de la tentative de domi-

nation du nord de l'Italie par les rois de France. Un essai sur l'image du roi-chevalier à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de François I^{er} (1515).

L'histoire pour quoi faire ?



★★★★☆

Serge Gruzinski

Fayard, 300 p., 18 €.

Comment intéresser les nouvelles générations à l'histoire ? Comment construire une mémoire critique ? Comment construire une mémoire critique face à tous ces passés reconstruits selon les intérêts des uns et des autres, voire face à l'histoire virtuelle ? Alors quelle histoire enseigner ? L'histoire de la Renaissance peut éclairer les mondes mêlés dans lesquels nous vivons. Le récit de notre épopée nationale ne dit pas grand-chose sur les racines de notre monde globalisé. Pas plus que les produits dérivés de l'histoire fabriqués par des industries culturelles : des jeux vidéo aux reconstructions historiques à grand spectacle, le passé recyclé donne rarement des clés pour comprendre le présent (sauf au Puy du Fou). Quant aux diverses commémorations orchestrées ici ou là, elles privilégient trop souvent la scène nationale, sans apporter de réponses aux préoccupations d'aujourd'hui.

« L'avenir est un miroir où se reflète le passé ». L'auteur se fait ici l'avocat d'une histoire qui permet de faire dialoguer le passé et le présent. Une histoire globale donc, qui décentre notre regard et se focalise sur une étape cruciale pour l'humanité: la Renaissance. Avec la conquête des océans, l'Europe découvre qu'il existe des mondes différents et prend ainsi conscience d'elle-même. Soudain, tout change d'échelle. Les horizons s'élargissent, des sociétés qui s'ignoraient entrent en contact, parfois au prix d'affrontements d'une extrême violence. Mais les hommes et les idées commencent à circuler encore plus qu'avant, tandis que les premiers réseaux commerciaux se tissent autour du globe. Un immense bouleversement pour les contemporains dont l'histoire éclaire, par bien des situations concrètes, notre monde actuel.

Lord Byron



★★★★☆

Daniel Salvatore

Folio, 360 p., 9 €.

George Gordon Byron (1788-1824), sixième baron Byron, reste pour beaucoup celui que non seulement son pays, l'Angleterre, mais l'Europe entière considèrent, de son vivant et dans les années qui suivirent sa mort, comme l'incarna-

tion même du génie poétique romantique. Révolté contre la politique et la société de son temps, épris de liberté, le « ténébreux égoïste » fut plus que cela: un homme de conviction, indépendant, sulfureux, facétieux, aimant les femmes et les hommes, adorateur de la Grèce et de l'Italie, sportif, cinglant, exubérant, toujours « moderne », comme en témoignent des œuvres telles que *Childe Harold* ou *Don Juan*. Engagé dans la lutte pour l'indépendance de la Grèce, il mourut à Missolonghi à l'âge de trente-six ans.

Le luxe éternel



★★★★☆

Gilles Lipovetsky

Folio, 260 p., 7,50 €.

Avec l'élargissement de la consommation, le luxe a pris de nouvelles proportions dans nos sociétés. Il n'est plus un phénomène marginal limité à une mince élite. Il est devenu un secteur à part entière de l'économie. Au travers des marques, il est omniprésent dans l'univers de la communication. Pourtant la grille de lecture courante du phénomène reste ce qu'elle était voici un siècle. Le luxe continue d'être compris en termes de luttes symboliques entre les classes sociales, avec leurs stratégies de distinction et d'ostentation de la part des domi-

nants. Cette interprétation est-elle encore tenable?

L'expansion contemporaine du phénomène oblige à en considérer la nature: telle est la conviction qui inspire cet essai. L'auteur propose une analyse historico-sociale du luxe dans la très longue durée. Il fait aussi le point sur sa lecture marketing et sémiotique actuelle. Le pari du livre est de croiser les perspectives afin de mettre mieux en relief les nouveaux dispositifs du luxe, cette sphère où cohabitent maintenant passions aristocratiques et passions démocratiques, traditions et innovations, mythes et modes.

Manager la génération Y



★★★★☆

M. Desplats et F. Pinaud

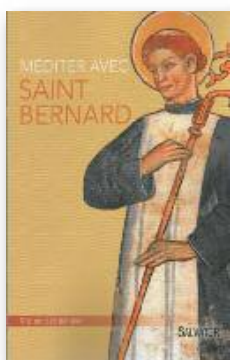
Dunod, 220 p., 19 €.

Face aux 20-35 ans hyperconnectés, réactifs et en quête de reconnaissance, les managers sont amenés à bousculer les hiérarchies, aplanir les organigrammes et inventer de nouvelles façons de travailler. Des évolutions indispensables pour amortir le choc des générations, tirer parti des compétences de ces jeunes et faire entrer les entreprises dans la modernité du XXI^e siècle. Depuis l'embauche de jeunes recrues jusqu'à leur promotion, le lecteur trouvera dans cet ouvrage toutes les clés pour

comprendre, motiver et manager les 20-35 ans. Les auteurs proposent des témoignages de professionnels et managers de grandes entreprises ; des cas pratiques pour illustrer les sujets abordés ; des solutions concrètes pour améliorer les relations professionnelles avec ces jeunes Y.

Cette 2^e édition traite notamment du *reverse mentoring* et est enrichie d'un chapitre sur la nouvelle génération Z. Celui-ci présente les premières observations menées sur cette nouvelle classe d'âge, qui a grandi entre le monde réel et les réseaux sociaux numériques.

Méditer avec St Bernard



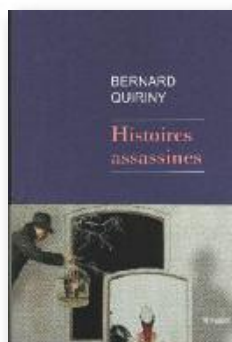
★★★★☆

Dom Lode van Hecke

Salvator, 380 p., 10 €.

En cette année du 9^e centenaire de la fondation de l'abbaye de Clairvaux qui sonna le printemps cistercien au XII^e siècle, il est bon de retrouver les mots de saint Bernard pour prier chaque jour de l'année au diapason de l'amour du Christ et de la vénération mariale qui l'animaient puissamment. Réalisée par le père abbé de l'Abbaye d'Orval, cette anthologie des plus belles citations du fondateur de Clairvaux invite aussi à méditer au jour le jour en union de prière avec les moines cisterciens du monde entier.

Histoires assassines



★★★★☆

Bernard Quirigny

Ed. Rivages, 240 p., 18 €.

Ce recueil d'une vingtaine de nouvelles, l'auteur fait preuve ici d'une inépuisable fécondité imaginative, mêlant avec un talent inimitable le burlesque au fantastique, le grotesque au tragique, l'ironie la plus mordante à l'onirisme le plus échevelé.

Maître du fantastique francophone, le trentenaire belge a imaginé un bon nombre de trames étonnantes. Ainsi, après l'accouplement, les êtres humains voient leur peau bleuir, ce qui provoquera bien des bouleversements... Un homme a la faculté de féconder les femmes rien que par la pensée (imaginez l'ampleur de sa descendance...), tandis qu'un anthropologue observe la tribu Bekami, ayant pour particularité d'être hilare dès qu'il est question de coït. On pourrait également s'attarder sur les Kamboulé, qui passent leur temps à creuser des trous et organisent leur quotidien autour de ces cavités ! Ces histoires peuvent virer aux fictions criminelles, lorsqu'un critique littéraire londonien décide de sacrifier un écrivain par jour pendant un mois ou quand un condamné à mort parvient à se faire guillotiner deux fois !

On meurt beaucoup dans ces vingt nouvelles, et pas toujours de façon naturelle. Mais on rit aussi, et on s'émerveille parfois. Bienvenue dans un monde où d'énormes papillons envahissent les immeubles ; où les banquiers ne savent plus compter les minutes et les heures. Certaines têtes tombent toutes seules ; les squelettes, eux, se font la malle.

Vingt nouvelles inventives, sarcastiques et décalées dans la lignée des précédents recueils, entre humour noir et tradition fantastique. L'auteur n'a pas son pareil pour s'emparer d'une idée poétique et la développer dans une écriture délicieusement hors des modes.

Peau rouge



★★★★☆

Samuel Pruvot

Salvator, 140 p., 16 €.

Un quadragénaire atteint de dermatomyosite témoigne de son parcours. Faisant écho au mythe d'Ulysse, il raconte son périple, à la fois expérience fondatrice et voyage interminable, entre folie et mythologie. Sans oublier la foi et l'indéfectible soutien de sa femme.

« Je suis atteint d'une dermatomyosite. Des plaies sont apparues sur les doigts et les coudes, des érythèmes au visage comme un Peau Rouge... J'ai 45 ans. Je sors lentement

du tunnel. Pour moi, cette lutte ressemble à un voyage sans fin. Elle fait écho au périple d'Ulysse qui n'a eu de cesse de retrouver sa patrie. La maladie est une expérience fondatrice. J'ai voulu relire ces événements à la lumière des héros et des déesses imaginés par Homère. Tout mon dossier médical est là. Mais sublimé par ce sortilège poétique. Toujours lucide, je voyage aux marges de la folie et de la mythologie. Et j'embarque qui veut vers la guérison ».

Le nouveau choc des générations



★★★★☆

MF Castarède et S Dock

Plon, 380 p., 19 €.

En 1971, l'anthropologue controversée Margaret Mead publiait *Le Fossé des générations*. Elle y insistait sur la nécessité de rétablir le dialogue entre les générations passées et présentes. Que reste-t-il, plus de quarante ans après, de son message? C'est cette question essentielle qui a servi de point de départ à l'échange entre Marie-France Castarède et Samuel Dock. Les auteurs, appartenant à deux générations que tout sépare, croisent leurs regards sur leur époque, leur savoir théorique mais également leur vécu. Ils analysent les mécanismes sociaux, culturels et psycho-

logiques d'un conflit intergénérationnel inédit et témoignent d'un bouleversement de l'intime annonçant « le changement profond, peut-être bien la déstabilisation d'une civilisation entière ».

À l'heure où la fracture séparant les âges n'a jamais semblé aussi profonde, les auteurs invitent le lecteur à un voyage unique entre deux voix, deux regards, deux époques, sur des thèmes fondamentaux tels que le corps, le couple, la famille, le temps, l'image...

La première partie du livre se concentre sur le thème du corps et notamment le rapport du bébé d'abord au corps de sa mère puis à son propre corps. C'est à ce sujet très étonnant de voir théorisé ainsi sur le papier des choses qu'on fait (ou qu'on ne fait pas), en tant que parents, de façon totalement instinctive, sans d'ailleurs y être préparé d'une quelconque manière.

Le rapport à l'image est essentiel et ce quel que soit la génération concernée. Ce rapport a largement évolué dans la mesure où l'image permettait aux générations précédentes de rêver en les oralisant et que la génération actuelle a perdu cette faculté de transcrire les images par le langage. La surabondance des images provoque un affaiblissement de la psyché des individus.

Le rapport au temps est une notion fondamentale qui fait défaut à la génération actuelle. Le culte de l'instantanéité, qui se manifeste entre autre mais pas exclusivement à travers le caractère éphémère des réseaux sociaux ou le traitement de l'image survitaminée et suraccélérée dans les productions cinématographiques

modernes qui ne laisse plus le temps de saisir ni l'intrigue ni ses implications, a provoqué la perte des repères temporels : seul le présent existe encore, le passé n'existe déjà plus et le futur existe déjà. C'est un référentiel de plus qui s'estompe.

L'ordre symbolique est ce qui nous permet de dépasser une perte. En l'absence d'ordre symbolique, la perte ne peut plus être objectivée et devient une menace. Cela se répercute jusque dans la plus symbolique et symptomatique des pertes : la mort. Si on se révèle inadapté à gérer et à appréhender le présent et sa propre vie, on ne saura pas mieux gérer son rapport au futur et à sa propre mort (ou à celle d'autrui) : faire son deuil devient impossible, dans la mort comme d'ailleurs dans la rupture amoureuse (et Éros et Thanatos se rejoignent une fois de plus).

Parmi les interrogations qui demeurent reste celle de la définition de la génération. Les auteurs n'en livrent pas vraiment une. Chaque problématique appelle à une discussion, à un débat pour une fois constructif. Le duo est efficace et ne perd pas de vue l'objectif. Les analyses complètes sont très accessibles, les auteurs savent se faire pédagogues.

